

Thomas Vinau

Chaque matin

(extraits)

Bonjour le jour. Tours de jardin. La lumière est un ours qui mange une tarte au citron.

*

Sirène de pompier ou de flic. Volets automatiques du voisin qui s'ouvrent. Le jus gluant du jour. Le balcon. Tête vers le bas. Vers les éclats sales des bêtes qui piétinent. Sentiment de troupeaux.

*

Il ouvrit grand chaque volet de la maison. Au loin un tracteur ronronnait et devant le portail, trois moineaux s'ébattaient dans une flaque. L'ombre et la lumière avaient commencé leur petit jeu depuis longtemps. Le chien sortit à toute vitesse. Dans le vent quelques notes d'une vieille chanson gitane. Il resta droit. Debout. Prêt à tout prendre.

*

Le vieux qui frotte le trottoir. La saleté. Son balai. Son corps qui n'est pas loin de s'écrouler. Sa bataille vaine. Le rythme des mouvements. La paille sur le goudron. Sa façon de s'accrocher aux miettes de sa force. De la lumière.

*

Il n'est pas en avance. Pourtant il n'accélère pas. Ce serait dommage. D'arriver trop vite. Il écoute les infos dans la voiture. Sort de la ville. Franchit ronds-points et feux rouges, accompagné par les annonces monocordes des émeutes de la faim ou du dernier accident d'autocar. Déjà en retard. Il croise un merle ou deux qui se réveillent sur les fils électriques. Le brouillard traîne entre les collines. La voix du journaliste est douce. Ronnante. La plupart du temps il ne pense pas à ce qu'il entend.

*

Procession. Suivre l'appât. La grande boule rouge. Les chevilles. La foi. La faim. Marcher derrière la lumière. À son enterrement.

*

Il est sorti de chez lui neuf. Tôt. Propre. Les yeux grands ouverts. Il a vu la ville et les rues. Il a vu les gens. La lumière. C'est comme s'il recommençait à voir. Il avait faim. L'air frais sur son visage. L'envie. Il aurait voulu toucher toute cette vie. La garder dans ses mains.

*

Elle court sur la place. Nuage de pigeons. Elle tient un livre dans sa main. Elle s'assoie sur un banc. Elle a l'air libre.

*

Bien respirer le long du sentier escarpé. Soleil haut dans le ciel. Une flèche à la verticale. Arrivé aux premières roches. Reprendre son souffle. Il monte encore. S'accroche aux racines et aux pierres. Il regarde les rapaces. La terre sèche. La falaise poussiéreuse. Au sommet, reste longtemps. Immobile. Le dos contre un vieux chêne tordu. La peur était à présent bien loin derrière lui. Tout en bas. Avec les routes et les hommes.

*

Comme si le matin n'était pas vraiment le matin. Ciel chargé. Vertical. Brun et lourd. Mais une lumière malgré tout. Sur les champs et les arbres. Sur les façades crépies. Sur les murets. Une lumière jaune. Une lumière qui ne vient pas du dessus. En somme, à notre niveau. L'étrange sensation d'être. À la même hauteur que son ombre.

*

Ce ciel. Qui se prend pour des murs. Et ces murs. Qui ressemblent au ciel. Petit matin écrasé. La silhouette aplatie. D'un chien. Sur le pavé.

*

Elle sourit. Au jour le jour. Elle marche droit. Je voudrais bien qu'elle m'apprenne sa technique. Pour se lever déjà debout. Prête à dévorer la lumière. Avec l'appétit d'une portée d'écureuils dans la neige.

*

Relire les poèmes de Brautigan. Relire les chants inutiles des oiseaux. Relire la cendre. Relire nos rêves dans nos restes. Cent fois sur le métier remettre ses naufrages.

*

Par la fenêtre. Matin de rien. L'étoffe des gris. Gamme infinie des pourritures. Le tramway qui siffle au loin. Qui se met en branle. Vitesse rouillée. Les vitres en bougeant donnent l'illusion d'une lumière. D'une certaine stabilité.

*

Encore une mauvaise nuit. Pleine de mauvais rêves. Mais le matin. Malgré tout. Ce genre de lumière sur les façades. Qui donne envie de remplir un sac. Et de marcher. Longtemps. De marcher. Le long des routes. Avec la buée. Le gel. Et le ciel.

*

Sourde oreille. À la lumière qui fend le volet. Au portable qui sonne. Au ventre. Aux pieds. Sourde oreille. Tenir bon. Il reste un jour entier à piétiner.

*

J'ai escaladé l'arbre du jardin. J'y bois mon café en regardant le jour dans les yeux. Une lumière statique. Des oiseaux. Du soleil. On ne boit pas assez de café sur les arbres. Je suis resté là. Haut. Tranquille. En pigeon disgracieux. J'ai écrasé ma clope sur le tronc et je suis rentré. Ne pas trop alourdir le paysage.

*

Un homme qui crache. Ses yeux qui titubent sur les choses. Qui trébuchent. Ses mains déjà sales. Son corps déjà fatigué. Sa canette de RedBull.

*

Automne trempé. Feuilles à terre. Herbe froide. Reste à dire la beauté du ciel sale. La beauté de la boue. La beauté d'un orvet dans le fumier fumant.

*

L'air clair. Il tond son pré. Est tout entier dans son rapport à l'herbe. Contourne quelquefois un escargot ou une pousse de framboisier. Très vite ses vêtements se couvrent de confettis verts et humides. L'odeur prend le dessus sur la lumière. Il ralentit. Longe le fossé. S'applique pour ne pas terminer trop vite.

*

Les vitres du salon ressemblent à un Soulage blanc. Le feu est froid. Il reste une canette vide sur la table. Le repas d'hier. De la poussière. Six livres. Un mouchoir. Un biberon sale. Des vieilles baskets qui traînent par terre. Trois poils de chien sur le coussin. Un paquet de cacahuètes ouvert. Et un rouleau de papier rose au milieu des télécommandes. La lumière de l'aube vient rafler tout ça. Prendre mes yeux dans ses bras. Rassembler. Les choses. C'est comme. De la guimauve. Sur un champ de bataille.

*

De la chambre on entendait l'eau sur les tuiles. La télé allumée dans le salon. Nous sommes restés couchés. Longtemps. Sans nous habiller. Prêts à croire que notre langue ralentirait quelque chose. Le téléphone a sonné. Ce fut un bonheur de ne pas y répondre.

*

L'ampoule éclaire plus que le ciel. Il attend que le brouillard se lève. Le brouillard ne se lève pas. Le gris brille. Humide et crépitant. C'est un de ces jours remorque de mauvais rêves. Harnaché comme un âne à ce que l'on traîne de soi. Il a envie d'un bain. Des heures d'eau brûlante. Lire dans la buée. S'y perdre.

*

Le froid mordait. La lumière était blanche. Baie vitrée. Des angles transparents. Des lignes de fuites. Électriques. Périphériques. Il se tient droit. Elle dort dans le lit chaud. Pas de cicatrice à l'horizon.

*

Le soleil tient son carnet de bord dans les ombres des arbres. Les insectes tracent des mots dans l'herbe. Le vent dans les feuillages. J'écoute le matin chuchoter son intimité. Je suis disponible. Je peux tout entendre. J'ai les yeux grands ouverts.

*

Elle boit le lait de ses cornflakes. Une goutte glisse sur sa cuisse. Nue. Illico s'y précipite un rayon de soleil avide. La lumière lèche lumière.

*

Il s'est levé avec l'idée de raboter un peu de nuit. Les arbres étaient comme des loques. Le bois gorgé de froid fumait dans la lumière. Une aube d'ambulance sur un champ de bataille. Et le jour en copeaux. Jonchant la terre humide. Toute épuisée de pluie. Donnait ce goût pourri. D'où peuvent naître les fleurs.

*

Au loin le tonnerre traîne. Entre la grève et les gravas. Le matin est un port. Qui t'attend. Avec ton paquet de rêves sous le bras.

Thomas Vinau, né en 1978 à Toulouse, vit au pied du Luberon. Etc-iste et brautiganiste, il écrit des textes courts et des livres petits : *Un pas de côté* (de La pointe Sarène, 2011), *Du sucre sur la tête* (Motus, 2011), *Le Noir dedans* (Cousu Main, 2010), *Tenir tête à l'orage* (éditions N&B, 2010), *Nuisibles* (Voix édition, 2010), *Fuyard Debout* (éditions Gros textes, 2010) ... à suivre sur : <http://etc-iste.blogspot.com>.